

CAHIERS DE DISCUSSION

pour le

SOCIALISME DES CONSEILS

N° 6

Septembre 1965

=====

DEUX CHAPITRES DU LIVRE
D'ANTON PANNEKOEK:

LES CONSEILS OUVRIERS

- I- Avant- propos de I à IV
- 2- Extraits d'une lettre de Pannekoek à
"Socialisme ou Barbarie" de IV à VI
- 3- Texte de Pannekoek

Le texte qui suit se compose des deux derniers chapitres de la deuxième partie du livre d'Anton Pannekoek, "Les Conseils Ouvriers". Toute cette partie est consacrée au problème de la "tâche" et comprend huit chapitres dont voici les titres:

1. Le travail
2. Droit et propriété
3. Organisation de l'atelier
4. Organisation sociale
5. Objections
6. Difficultés
7. Organisation des conseils
8. Croissance

Résumons très brièvement les six chapitres qui précèdent notre texte:

La deuxième guerre mondiale ayant laissé l'Europe dans un état de dévastation et de misère, il incombe aux ouvriers du monde entier de prendre en main leur propre destin et le sort de l'économie mondiale pour se libérer eux-mêmes et libérer le monde du mode de production capitaliste. Ils doivent d'abord prendre conscience de leur condition et de la véritable nature de l'organisation actuelle de l'économie, du caractère de l'exploitation capitaliste. Les travailleurs doivent devenir les maîtres de la production, car ils sont les principales victimes du système capitaliste. Les rapports sociaux doivent subir un changement total et profond. Les hommes ont un sentiment inné du juste et de l'injuste, du droit et de la justice. La classe ouvrière est consciente des contradictions du capitalisme et elle a acquis un sens nouveau du droit et de la justice. Elle aspire à un nouvel ordre social, basé sur la propriété commune des moyens de production. Le nouveau système de production surgira de la lutte de classe et non de la tête et de la volonté d'une nouvelle élite dirigeante. Les ouvriers auront commencé l'organisation de la production sur le lieu même de leur travail, dans les ateliers, les usines, dans un esprit de coopération et avec la volonté de coordonner les tâches à accomplir, selon les règles d'administration et de répartition établies en commun.

Mais les ouvriers doivent comprendre tout d'abord que le capitalisme les opprime non seulement économiquement mais aussi et surtout intellectuellement. Leur première tâche est donc de vaincre le capitalisme théoriquement avant de le battre matériellement. Ils doivent également rejeter le socialisme d'Etat, basé sur la propriété publique des moyens de production et sur le principe de la direction autoritaire et hiérarchique.

La transformation de la société sera essentiellement la transformation des masses ouvrières dans l'action, la révolte, l'auto-émancipation.

Telles sont, très sommairement esquissées, les idées que Pannekoek développe dans les chapitres que nous donnons ci-après en traduction française.

Qu'on ne s'imagine cependant pas que ce texte puisse être entièrement compris sans qu'on ait pris connaissance des parties du livre qui suivent cette première partie, particulièrement les parties II ("la lutte") et III ("l'ennemi"). Tout au plus pourrait-on négliger les parties IV ("la guerre -1944") et V ("La paix -1947").

On peut penser que Pannekoek ne fait qu'imiter les grands utopistes, en nous faisant de la classe ouvrière un portrait aussi idéalisé. Mais c'est oublier la différence essentielle qui sépare ce portrait du travailleur futur, du tableau de la cité future. Car pour Pannekoek le premier est la condition de la seconde. Si le travailleur ne change pas de mentalité, la société restera une société d'exploitation et d'oppression. Bien sûr, l'auteur n'exprime pas des hypothèses, mais des convictions, voire des certitudes. Astronome et anthropologue, il a foi en l'homme et en ses possibilités d'évolution. C'est grâce à cette foi qu'il a pu écrire "Conseils Ouvriers" en pleine guerre, alors que les classes ouvrières des pays les plus industrialisés étaient en train de participer à l'un des plus grands massacres de l'histoire.

On s'aperçoit soudain que le "socialiste scientifique" qu'était Anton Pannekoek, était d'abord l'homme d'une foi pour qui la science n'était qu'un moyen de se construire des raisons de croire et d'espérer.

Pour compléter ces remarques, nous ajoutons des extraits d'une lettre que Pannekoek adressa à un ami français en 1952. Ces passages sont traduits de l'allemand:

"C'est une bonne idée de vouloir discuter, dans un cercle Zimmerwald, de la situation et de la tactique du socialisme (...). Le nom (de ce cercle) trace la perspective juste: face à la multiplicité des organisations qui, pendant la première guerre mondiale, en Europe, ont suivi les gouvernements capitalistes et ont ainsi empêché toute lutte ouvrière (union sacrée), un petit nombre de gens se sont réunis pour proclamer leur opposition et appeler au nouveau combat. Aujourd'hui il s'agit de petits groupes en face de la masse des socialistes et des syndicalistes gouvernementaux (...). Bien sûr, il ne peut encore

s'agir d'autre chose que de discuter des nouvelles formes de lutte et d'organisation. Ou même pas encore de cela: tout ce dont on peut discuter, ce sont des points de vue généraux, de la théorie du développement mondial et de la lutte de classe. Or vous posez une série de questions à propos de la théorie des Conseils; vous y voyez des contradictions, des difficultés, des impossibilités, et vous désirez plus de lumière, des détails que vous ne trouvez pas dans le livre "Worker's Councils". Mais vous ne devez pas oublier qu'en employant le terme "Conseil Ouvrier" nous ne proposons pas de solutions, mais nous posons des problèmes, mais le développement social, le capitalisme. Et cela veut dire qu'en tant que petit groupe de discussion nous ne pouvons pas résoudre ces problèmes, et ce n'est pas nous qui pouvons préserver le monde des crises et des catastrophes, et même si tous les hommes politiques et chefs d'organisations se réunissaient et voulaient sauver le monde, ils ne pourraient pas eux non plus résoudre ces problèmes. Seules pourraient le faire des forces de masses, des classes, à travers leur lutte pratique (c'est à dire une époque, une période historique de luttes de classes).

Nous ne sommes pas en mesure - et ce n'est pas notre tâche d'imaginer comment elles le feront; les gens qui se trouvent pratiquement et à tout moment devant les tâches, auront à le faire, pour autant qu'ils en seront capables. Mais alors il s'agira moins de prendre des mesures particulières ou de découvrir les formes d'organisation, que de l'esprit qui anime les masses. C'est ce que vous soulignez vous-mêmes fort justement. Ce qui importe donc et ce que nous pouvons faire, ce n'est pas d'imaginer à leur place comment ils doivent agir, mais de leur faire connaître l'esprit, les principes, la pensée fondamentale du système des conseils qui se résument en ceci: les producteurs doivent être eux-mêmes les maîtres des moyens de production. Si leurs esprits s'en pénètrent, ils sauront eux-mêmes nécessairement, ce qu'il faudra faire. Nous nous trouvons aujourd'hui dans la même situation qu'autrefois: lorsqu'on a reproché aux socialistes de se refuser à révéler exactement comment ils voulaient organiser la société future et de renvoyer à la révolution; les gens qui feront la révolution, auront eux-mêmes à résoudre leurs problèmes, il en est de même dans le cas qui nous concerne: lorsqu'on pose comme principe vivant que les travailleurs veulent être maîtres de leurs moyens de production, on n'a pas besoin de se creuser maintenant la tête pour savoir comment, avec quelles formes d'organisation, cela devra être réalisé. Même si on vous dit:

dites-le nous exactement, sans quoi nous refusons de participer. C'est de ce point de vue que l'on devrait envisager la discussion sur les moyens de lutte. Par conséquent, la propagande de l'idée des Conseils ne signifie pas que si les travailleurs abolissent demain les partis et les syndicats et les remplacent par des Conseils, toute la situation sera d'un coup changée. Cela signifie que les différences de classe, la domination de classe et l'exploitation ne peuvent être abolies par le parlementarisme et les syndicats, mais seulement au moyen de l'organisation des conseils. Au demeurant, vous pouvez le lire dans "Worker's Councils": les conseils sont le type d'organisation naturel du prolétariat révolutionnaire."

=====
- Extraits d'une lettre d'Anton Pannekoek
à "Socialisme ou Barbarie" (8 novembre 1953,
SB, n° 14, 1954) -

..... La domination complète des travailleurs sur leur travail, que vous exprimez en disant: "Les producteurs organisent eux-mêmes la gestion de la production", je l'ai décrite moi-même dans les chapitres sur "l'organisation des ateliers" et "l'organisation sociale". Les organismes dont les ouvriers ont besoin pour délibérer, formés d'assemblées de délégués, que vous appelez: "organismes soviétiques" sont les mêmes que ceux que nous appelons "Conseils Ouvriers", "Arbeiterräte", "Worker's Councils".

Il y a bien sûr des différences; j'en traiterai, en considérant cela comme un essai de contribution à la discussion dans votre revue. Alors que vous restreignez l'activité de ces organismes à l'organisation du travail dans les usines après la prise du pouvoir social par les travailleurs nous les considérons comme devant être également les organismes au moyen desquels les ouvriers conquerront ce pouvoir. Pour conquérir le pouvoir nous n'avons que faire d'"un parti révolutionnaire" prenant la direction de la révolution prolétarienne.

.....
..... Parce que la révolution russe et ses idées ont encore une influence tellement puissante sur les esprits, il est nécessaire de pénétrer plus profondément son caractère

fondamental. Il s'agissait, en peu de mots, de la dernière révolution bourgeoise, mais qui fut l'oeuvre de la classe ouvrière. Révolution bourgeoise (I) signifie une révolution qui détruit le féodalisme et ouvre la voie à l'industrialisation avec toutes les conséquences sociales que celle-ci implique.

(I) - Dans le texte: "Révolution des classes moyennes (middle-class revolution) dans le sens anglais de "classes moyennes", c'est à dire bourgeoisie".

.....
..... Pour nous, la tradition glorieuse de la révolution russe consiste en ce que, dans ses premières explosions de 1905 et 1917, elle a été la première à développer et montrer aux travailleurs du monde entier la forme organisationnelle de leur action révolutionnaire autonome, les soviets. De cette expérience, confirmée plus tard à une moindre échelle en Allemagne, nous avons tiré nos idées sur les formes d'action de masse qui sont propres à la classe ouvrière et qu'elle devra appliquer pour sa propre libération.

.....
..... Notre conclusion est que les formes d'organisation du pouvoir autonome, exprimées par les termes "soviets" ou "Conseil ouvrier", doivent aussi bien servir à la conquête du pouvoir qu'à la direction du travail productif après cette conquête. D'abord, parce que le pouvoir des travailleurs sur la société ne peut être obtenu d'une autre manière, par exemple par ce qu'on appelle un parti révolutionnaire. Deuxièmement, parce que ces soviets, qui seront plus tard nécessaires à la production, ne peuvent se former qu'à travers la lutte de classe pour la conquête du pouvoir.

.....
... la révolution prolétarienne ne peut être comparée à une rébellion unique ou à une campagne militaire dirigée par un commandement central, et même pas à une période de luttes semblable par exemple à la grande Révolution française, qui ne fut elle-même qu'un épisode dans l'ascension de la bourgeoisie au pouvoir. La révolution prolétarienne est beaucoup plus vaste et profonde; elle est l'accession des masses du peuple à la conscience de leur existence et de leur caractère. Elle ne sera pas une convulsion unique; elle formera le contenu d'une entière période dans l'histoire de l'humanité, pendant laquelle la clas-

se ouvrière aura à découvrir et à réaliser ses propres facultés et son potentiel, comme aussi ses propres buts et méthodes de lutte. J'ai tâché d'élaborer certains des aspects de cette révolution dans mon livre "les Conseils ouvriers", dans le chapitre intitulé "la révolution ouvrière". Bien sûr, tout ceci ne fournit qu'un schéma abstrait, que l'on peut utiliser pour mettre en avant les diverses forces en action et leurs relations.

.....

..... notre tâche est principalement une tâche théorique: de trouver et indiquer, par l'étude et la discussion, le meilleur chemin d'action pour la classe ouvrière. L'éducation basée là-dessus, cependant, ne doit pas avoir lieu à l'intention seulement des membres du groupe ou du parti mais des masses de la classe ouvrière. Ce sont elles qui auront à décider, dans leurs meetings d'usine et leurs Conseils, de la meilleure manière possible, elles doivent être éclairées par des avis bien considérés et venant du plus grand nombre de côtés possible. Par conséquent, un groupe qui proclame que l'action autonome de la classe ouvrière est la force principale de la révolution socialiste, considérera que sa tâche primordiale est d'aller parler aux ouvriers; par exemple, par le moyen de tracts populaires qui éclairciront les idées des ouvriers en expliquant les changements importants dans la société, et la nécessité d'une direction des ouvriers par eux-mêmes dans toutes leurs actions comme aussi dans le travail productif futur."

.....

- CHAPITRES
DEUX PARAGRAPHS TRADUITS DU LIVRE
DE PANNEKOEK SUR LES CONSEILS OUVRIERS -

o o o o o o o o o o

7- L'Organisation des Conseils -

Le système social dont il est question ici pourrait être appelé du nom de communisme si ce nom n'était utilisé dans la propagande mondiale du "Parti communiste" pour désigner son système de socialisme d'Etat, sous une dictature de Parti. Mais qu'est-ce qu'un nom? On abuse toujours des noms pour tromper les masses; les sons familiers les empêchant de penser de manière critique et d'apprécier clairement la réalité. Donc, au lieu de chercher le nom qui convient, il sera plus utile d'examiner de plus près la caractéristique principale du système: l'organisation des conseils.

Les conseils ouvriers sont la forme d'auto-gouvernement qui remplacera, dans les temps à venir, les formes de gouvernement de l'ancien monde. Bien entendu, pas pour toujours; aucune de ces formes n'est éternelle. Quand la vie et le travail en communauté constituent une façon d'être normale, quand l'humanité contrôle entièrement sa propre vie, la nécessité fait place à la liberté et les règles strictes de justice établies auparavant se résolvent en un comportement spontané. Les Conseils Ouvriers sont la forme d'organisation de la période de transition pendant laquelle la classe ouvrière lutte pour le pouvoir, détruit le capitalisme et organise la production sociale. Pour connaître leur véritable caractère, il sera utile de les comparer aux formes existantes d'organisation et de gouvernement, que la coutume présente à l'esprit public comme allant de soi.

Les communautés trop vastes pour se réunir en une seule assemblée, règlent toujours leurs affaires au moyen de représentants, de délégués. Ainsi, les citoyens des villes libres du Moyen-Age se gouvernaient par des conseils de villes et les bourgeoisies de tous les pays modernes, ont leurs Parlements, à l'exemple de l'Angleterre. Lorsque nous parlons de l'administration des affaires par des délégués élus, c'est toujours aux parlements que nous pensons; c'est donc surtout aux parlements que nous devons comparer les conseils ouvriers si nous voulons discerner leurs traits essentiels. Il est évident qu'étant donné les grandes différences qui existent tant entre les classes qu'entre leurs objectifs, les corps représentatifs doivent être eux aussi, essentiellement différents.

Cette différence saute aux yeux dès l'abord: les conseils ouvriers s'occupent du travail et doivent régler la produc-

tion, alors que les parlements sont des corps politiques, qui discutent, et décident des lois et des affaires de l'Etat. La politique et l'économie, cependant ne sont pas des domaines entièrement séparés. En régime capitaliste, l'Etat et le Parlement prennent les mesures et font les lois nécessaires à la bonne marche de la production; ils pourvoient à la production, par exemple, à la sécurité du négoce et des affaires du commerce, de l'industrie, des échanges et des déplacements à l'intérieur et à l'étranger; à l'administration de la justice, à la monnaie, et à l'uniformité des poids et mesures. Et leurs tâches politiques, qui, à première vue ne semblent pas liées à l'activité économique, sont en rapport avec les conditions générales de la société, les relations entre les différentes classes, qui constituent le fondement du système de production. Ainsi la politique, l'activité des Parlements peut, dans un sens élargi, être considérée comme un auxiliaire de la production.

Où est alors, en régime capitaliste, la distinction entre la politique et l'économie? Leurs rapports sont les mêmes que ceux qui existent entre la réglementation générale et la pratique concrète. La tâche de la politique est d'établir les conditions sociales et légales dans lesquelles le travail productif peut s'effectuer régulièrement, ce travail lui-même étant la tâche des citoyens. Ainsi, il y a division du travail. La réglementation générale, bien qu'elle soit une base nécessaire, ne constitue qu'une part mineure de l'activité sociale, un accessoire du travail proprement dit, et peut être laissée à une minorité de politiciens dirigeants. Le travail productif lui-même, base et contenu de la vie sociale, est constitué des activités séparées de nombreux producteurs, et absorbe entièrement leurs vies. La part essentielle de l'activité sociale est la tâche personnelle. Si chacun s'occupe de son propre travail, et s'acquitte de sa tâche, la société dans son ensemble marche bien. De temps en temps, à intervalles réguliers, au moment des élections législatives, les citoyens doivent donner leur attention aux réglementations générales. Ce n'est qu'aux époques de crises sociales, de décisions fondamentales et de controverses sévères, de guerre civile et de révolution, que la masse des citoyens ont dû consacrer tout leur temps et toutes leurs forces à ces réglementations générales. Les questions fondamentales réglées, ils pouvaient retourner à leurs occupations particulières, et laisser une fois de plus ces affaires générales à la minorité d'experts, aux juristes et aux politiciens, au parlement et au gouvernement.

Tout autre est l'organisation de la production commune par les conseils ouvriers. La production sociale n'est

pas divisée en une quantité d'entreprises séparées dont chacune est l'oeuvre limitée d'une personne ou d'un groupe; elle constitue une totalité cohérente, objet de l'attention de la totalité des travailleurs, occupant leurs esprits en tant que tâche commune à tous. La réglementation générale n'est plus une affaire accessoire, abandonnée à un petit groupe de spécialistes; c'est le problème principal, qui exige l'attention conjuguée de tous. Il n'y a plus de séparation entre la politique et l'économie, autrefois activités quotidiennes d'un corps de spécialistes d'une part, et de la masse des producteurs d'autre part. Pour la communauté indivise des producteurs, politique et économie ont fusionné, il y a unité de la réglementation générale et du travail pratique de production. Cette totalité est l'objectif essentiel de tous.

Ce caractère se reflète dans toute pratique. Les conseils ne gouvernent pas, ils transmettent les opinions, les intentions, la volonté des groupes de travail. Non pas, certes, comme des commissionnaires indifférents qui portent passivement lettres ou messages, dont ils ne connaissent rien. Ils ont pris part aux discussions, ils se sont distingués comme porte-paroles ardents des opinions qui ont prévalu. De sorte que, comme délégués d'un groupe, ils ne sont pas seulement capables de défendre ces idées à la réunion du conseil, mais encore ils sont suffisamment impartiaux pour être ouverts à d'autres arguments, et pour présenter à leur groupe des opinions ayant eu une plus large audience. Les conseils sont donc les organes de discussions et de communications sociales.

La pratique parlementaire est exactement à l'opposé. Les délégués doivent prendre des décisions sans consulter leurs électeurs, sans être liés par un mandat. Le député, pour garder la fidélité de ses mandants, peut daigner leur parler et leur exposer sa ligne de conduite, mais il le fait en tant que maître de ses propres actes. Il vote comme son honneur et sa conscience le lui imposent, eu égard à ses propres opinions. C'est bien naturel; il est l'expert en matière politique, le spécialiste des questions législatives, et il ne peut se laisser guider par les directives de gens ignorants. La tâche de ces derniers, c'est la production, leurs occupations particulières; la sienne, c'est la politique, les réglementations générales. Il doit être guidé par de grands principes politiques, et non se laisser influencer par l'égoïsme étroit des intérêts privés de ses mandants. C'est ainsi que dans le capitalisme dé-

mocratique, il est possible à des politiciens élus par une majorité de travailleurs, de servir les intérêts de la classe capitaliste.

Les principes du parlementarisme ont aussi pris pied dans le mouvement ouvrier. Dans les organisations syndicales de masse, ou dans des organisations politiques géantes comme le Parti Social-Démocrate Allemand, les dirigeants agissaient comme une sorte de gouvernement, avec pouvoir sur les membres, et leurs congrès annuels prenaient l'allure de parlements. Les dirigeants les appelaient avec fierté des parlements du travail, pour souligner leur importance; et les observateurs critiques faisaient remarquer que la lutte des factions, la demagogie des dirigeants, les intrigues de couloir étaient des signes de cette dégénérescence, déjà apparue dans les véritables parlements. Et de fait, c'étaient des parlements, de par leur caractère fondamental. Pas au début, quand les syndicats étaient petits et que des membres dévoués faisaient tout le travail eux-mêmes, et presque toujours gratuitement. Mais avec l'augmentation des effectifs apparut la même division du travail que dans la société en général. Les masses travailleuses devaient donner toute leur attention à leurs intérêts personnels particuliers, à la façon de trouver et de garder un emploi - c'était là le contenu principal de leur vie et de leur esprit; ce n'est que d'une manière très générale, qu'elles devaient en outre décider par vote, de leurs intérêts communs de classe et de groupe. Le détail de la pratique était laissé aux experts, aux fonctionnaires des syndicats et aux dirigeants des partis, qui savaient comment s'y prendre avec les patrons capitalistes et les ministres. Et seule une minorité de dirigeants locaux étaient suffisamment au courant de ces intérêts généraux pour être envoyés comme délégués aux congrès, où, malgré les mandats souvent impératifs, ils votaient en fait selon leur propre jugement.

Dans l'organisation des conseils, la domination des délégués sur leurs mandants disparaît, parce que la base de cette domination, la division du travail, a disparu. Alors l'organisation sociale du travail oblige chaque ouvrier à accorder toute son attention à la cause commune, la totalité de la production. Comme auparavant, la production de ce qui est nécessaire à la vie comme fondement de la vie même, occupe l'esprit entièrement. Mais il ne s'agit plus de la préoccupation de chacun pour sa propre entreprise, son propre emploi, en concurrence avec les autres. Car la vie et la production ne peuvent être assurés

que par la collaboration, par le travail collectif entre compagnons. Ce travail collectif domine donc la pensée de chacun. La conscience de la communauté forme le fond et la base de tout sentiment et de toute pensée.

Il s'agit là d'une révolution totale dans la vie spirituelle de l'homme. Il apprend à voir la société, il sait ce qu'est la communauté dans son essence. Auparavant, en régime capitaliste, sa vision se limitait à ce qui concernait ses affaires, son travail, sa famille et lui-même. Il ne pouvait en être autrement, car de cela dépendait son existence. La société n'était pour lui qu'un arrière-plan obscur et inconnu, derrière son petit monde visible. Et certes, il subissait ces forces puissantes, qui déterminaient l'issue heureuse ou la faillite de son travail. Mais, guidé par la religion, il voyait en ces forces l'oeuvre de Puissance Suprêmes Surnaturelles. Dans le monde des conseils ouvriers au contraire, la société apparaît en pleine lumière, transparente et connaissable; alors la structure du processus social du travail n'est plus dissimulée aux yeux de l'homme. Alors, son regard embrasse, la production dans son entièreté; c'est cela, alors, qui est nécessaire à sa vie, à son existence. La production sociale est alors l'objet d'une organisation consciente. La société est dans la main de l'homme; il agit sur elle, il en comprend donc la nature essentielle. Ainsi, le monde des conseils ouvriers transforme l'esprit.

En régime parlementaire, qui est le système politique des entreprises privées, le peuple est constitué d'une multitude de personnes séparées; au mieux, selon la théorie démocratique, chacun se proclame investi des mêmes droits naturels. Pour l'élection de délégués, les gens sont groupés selon leur résidence, en circonscriptions. Aux premiers temps du capitalisme, il pouvait y avoir une certaine communauté d'intérêts entre voisins d'une même ville ou d'un même village, ce qui devint de plus en plus, à mesure que le capitalisme se développait, une fiction dépourvue de sens. Les artisans, les commerçants, les capitalistes, les ouvriers qui habitent le même quartier ont des intérêts différents et opposés; ils votent en général pour des partis différents, et une majorité de hasard remporte la victoire. Bien que la théorie parlementaire considère l'élu comme le représentant d'une circonscription, il est clair que tous ces électeurs ne forment pas un groupe qui l'a délégué pour représenter ses désirs.

Sur ce point, l'organisation des conseils est tout à fait le contraire du parlementarisme. Ce sont les groupes naturels, les ouvriers qui travaillent ensemble, le per-

sonnel d'une entreprise, qui agissent en tant qu'unités et désignent leurs délégués. Ils peuvent trouver parmi eux des représentants réels et des porte-paroles, parce qu'ils ont des intérêts communs, et font partie d'un tout dans la pratique de la vie quotidienne. La démocratie complète est réalisée par l'égalité des droits de tous ceux qui participent au travail. Evidemment, ceux qui restent en marge du travail, n'ont pas voix au chapitre en ce qui concerne son organisation. On ne peut considérer comme un manque de démocratie que, dans ce monde où les groupes à l'intérieur desquels tous collaborent se gouvernent eux-mêmes, ceux qui ne s'intéressent pas au travail - et le capitalisme en laissera beaucoup, exploiters, parasites, rentiers - n'aient pas part aux décisions.

Il y a soixante dix ans, Marx signalait qu'entre le règne du capitalisme et l'organisation finale d'une humanité libre, il y aurait une période de transition où la classe ouvrière serait maîtresse de la société, mais où la bourgeoisie n'aurait pas encore disparu. Il appelait cet état de chose la dictature du prolétariat. A son époque, ce mot n'avait pas encore la résonnance sinistre que lui ont donné les systèmes modernes de despotisme, et on ne pouvait pas l'employer abusivement pour la dictature d'un parti au pouvoir, comme plus tard en Russie. Il signifiait seulement domination de la société passant de la classe capitaliste à la classe ouvrière. Plus tard, des gens entièrement confinés aux idées du parlementarisme, essayèrent de matérialiser cette conception en ôtant aux classes possédantes la liberté de former des groupements politiques. Il est évident que cette violation du sentiment instinctif de l'égalité des droits, était contraire à la démocratie. Nous voyons aujourd'hui que l'organisation des conseils met en pratique ce que Marx avait anticipé en théorie mais dont on ne pouvait à l'époque concevoir la forme pratique. Quand la production est organisée par les producteurs eux-mêmes, la classe exploiteuse d'autrefois est automatiquement exclue de la participation aux décisions, sans autre forme de procès. La conception de Marx de la dictature du prolétariat apparaît maintenant comme identique à la démocratie ouvrière de l'organisation de l'organisation des conseils.

Cette démocratie ouvrière n'a rien de commun avec la démocratie politique du système social précédent. Ce qu'on a appelé démocratie politique du capitalisme était un simulacre de démocratie, un système habile conçu pour masquer la domination réelle du peuple par une minorité dirigeante. L'organisation des conseils est une démocratie réelle, la démocratie des travailleurs, où les ouvriers

sont maîtres de leur travail. Dans l'organisation des conseils, la démocratie politique disparaît, parce que la politique elle-même disparaît, cédant la place à l'économie sociale. La vie et le travail des Conseils formés et animés par les ouvriers qu'organes de leur coopération, consiste dans la gestion pratique de la société, guidé par la connaissance, l'étude permanente et une attention soutenue.

Toutes les mesures sont prises au cours d'échanges constants, par délibération dans les conseils et discussion dans les groupes et ateliers, par des actions dans les ateliers et des décisions dans les conseils. Ce que l'on arrive à faire dans de telles conditions ne pourrait jamais être commandé d'en haut, ou ordonné par la volonté d'un gouvernement. La source en est la volonté commune de tous ceux qui sont en cause, car l'action est fondée sur l'expérience et la connaissance du travail de tous, et elle influence profondément la vie de chacun. Les décisions ne peuvent être exécutées que si les masses les considèrent comme l'émanation de leur propre volonté; une contrainte étrangère ne peut pas les faire respecter, simplement parce qu'une telle force n'existe pas. Les conseils ne sont pas un gouvernement; même les conseils les plus centralisés n'ont pas un caractère gouvernemental; car ils n'ont aucun moyen d'imposer leur volonté aux masses; ils n'ont pas d'organes de pouvoir. Tout le pouvoir social appartient aux travailleurs eux-mêmes. Partout où l'exercice du pouvoir est nécessaire - contre des troubles ou des attaques à l'ordre existant - il émane des collectivités ouvrières dans les ateliers et reste sous leur contrôle.

Pendant toute l'ère civilisée et jusqu'à nos jours, les gouvernements ont été nécessaires comme instruments permettant à la classe dirigeante de garder sous sa coupe les masses exploitées. Ils assumaient aussi des fonctions administratives de plus en plus importantes; mais leur caractère principal de forme organique du pouvoir, était déterminé par la nécessité de maintenir une domination de classe. Quand cette nécessité disparaît, son instrument disparaît aussi. Ce qui reste c'est l'administration, qui est une sorte de travail parmi beaucoup d'autres, la tâche d'une espèce particulière de travailleurs; ce qui prend la place du gouvernement, c'est l'esprit de vie de l'organisation, la discussion constante des ouvriers, qui pensent en commun à leur cause commune. Ce qui impose l'accomplissement des décisions des conseils, c'est leur autorité morale. Et, dans une telle société, l'autorité morale a un pouvoir bien plus rigoureux que les ordres ou la contrainte d'un gouvernement.

A l'époque des gouvernements au-dessus du peuple, lorsque le pouvoir politique devait être concédé aux peuples et à leurs parlements, il y avait séparation du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif du gouvernement; parfois même, le pouvoir judiciaire devenait un troisième pouvoir indépendant. La tâche des parlements était de légiférer, mais l'application, l'exécution des lois, l'administration quotidienne, était réservée à un petit groupe privilégié de dirigeants. Dans la communauté de travail de la nouvelle société, cette distinction disparaît. Décision et exécution sont intimement liées; ceux qui font le travail, décident, et ce qu'ils décident en commun, ils l'exécutent eux-mêmes en commun. Lorsqu'il s'agit de grandes masses, les conseils sont leurs organes de décision. Là où la tâche exécutive était confiée à des organismes centraux, ceux-ci devaient avoir le pouvoir de commander; ils devaient être des gouvernements; là où la tâche exécutive incombe aux masses elles-mêmes, cette nécessité n'existe plus et les conseils n'ont pas ce caractère. De plus, selon les problèmes qui se posent et les questions qui doivent faire l'objet de décisions, ce sont des personnes différentes qui sont déléguées pour s'en occuper. Dans le domaine de la production elle-même, chaque entreprise doit non seulement organiser avec soin son propre champ d'activité, mais elle doit aussi créer des liaisons, horizontales avec des entreprises similaires, verticales avec celles qui lui fournissent les matières premières ou qui utilisent ses produits. Dans cette dépendance mutuelle et cette liaison des entreprises, dans leur lien avec d'autres branches de la production, les conseils, qui discutent et décident, couvriront des domaines toujours plus étendus, jusqu'à l'organisation centrale de la totalité de la production. D'autre part, l'organisation de la consommation, la distribution de tous les biens nécessaires, exigera ses propres conseils de délégués de tous les intéressés et aura un caractère plutôt local ou régional.

A côté de cette organisation de la vie matérielle de l'humanité, il y a le vaste champ des activités culturelles et de celles, non directement productives, qui sont pour la société à une nécessité primordiale, telles que l'éducation des enfants, et le soin de la santé de tous. Ici, c'est encore le même principe qui règne: celui de l'auto-organisation de ces domaines de travail par ceux qui font le travail. Il semble tout à fait naturel que ceux qui participent activement soit au soin de la santé universelle, soit à l'organisation de l'éducation règlent et organisent l'ensemble de ces services, par le moyen de leurs associations. En régime capitaliste, où il leur fallait vivre des maladies qui affligent les hommes ou du dressage des enfants,

leur lien avec la société en général prenait la forme, soit d'un métier compétitif, soit d'une application des ordres du Gouvernement. Dans la nouvelle société, à cause du lien bien plus intime de la santé et de l'éducation, ils régleront leurs tâches de manière que leurs conseils restent en contact étroit et collaborent constamment entre eux et avec les autres conseils ouvriers.

Il faut noter ici que la vie culturelle, domaine des arts et des sciences est par sa nature même, si étroitement liée à l'inclination et au goût individuels, que seule la libre initiative de gens qui ne sont pas étouffés sous le poids d'un labeur incessant, peut assurer sa floraison. Cette vérité n'est pas réfutée par le fait qu'au cours des siècles de société de classe, les princes et les gouvernements ont protégé et dirigé les arts et la science, dans le but, évidemment de les utiliser pour leur gloire et le maintien de leur domination. D'une manière générale, il y a, en ce qui concerne les activités culturelles aussi bien que toute activité non productive ou productive, une disparité fondamentale entre une organisation imposée d'en haut par un corps dirigeant, et une organisation faite de la libre collaboration de collègues et de camarades. Une organisation dirigée centralement implique une réglementation aussi uniforme que possible: sans cela, elle ne pourrait être conçue et dirigée par un organisme central. Dans la réglementation autonome élaborée par tous les intéressés, l'initiative de nombreux experts attentivement penchés sur leur travail, le perfectionnant dans des rapports constants par l'émulation, l'initiation et les échanges de vue, doit avoir pour résultat une riche diversité de moyens et de possibilités. La vie spirituelle, si elle dépend de l'autorité centrale d'un gouvernement, tombe forcément dans une plate monotonie; si elle est inspirée par la libre spontanéité de l'impulsion humaine des masses, elle doit se déployer en une diversité éclatante. Le principe des conseils donne la possibilité de trouver les formes appropriées d'organisation.

Ainsi, l'organisation des conseils tisse à travers la société un réseau de corps diversifiés, travaillant en collaboration, et réglant sa vie et son progrès selon leur libre initiative. Et tout ce qui est discuté et décidé dans les conseils tire son véritable pouvoir de la compréhension, la volonté, l'action, de l'humanité laborieuse.

8- Croissance -

Lorsque, dans la lutte difficile contre le capital, durant laquelle croissent et se développent les conseils ouvriers, la classe ouvrière atteint la victoire, elle entreprend sa tâche, l'organisation de la production.

Nous savons naturellement que la victoire ne sera pas un événement unique terminant la lutte et inaugurant la période suivante de reconstruction. Nous savons que la lutte sociale et la construction économique ne seront pas séparées, mais seront associées comme une série de succès dans la lutte, et de mises en marche de la nouvelle organisation, interrompue peut-être par des périodes de stagnation ou de réaction sociale. Les conseils ouvriers qui se développent comme organes de combat, seront en même temps des organes de reconstruction. Cependant, pour être plus clair, nous distinguerons ces deux tâches, comme s'il s'agissait de choses séparées, venant l'une après l'autre. Afin de saisir la véritable nature de la transformation de la société, nous devons la traiter, de manière schématique, comme un processus uniforme, continu, commençant "au lendemain de la victoire".

Aussitôt que les travailleurs sont maîtres des usines et de la société, ils commencent à faire marcher les machines. Ils savent que c'est une tâche qui ne peut pas attendre; la première nécessité est de vivre, et leur propre vie, la vie de la société, dépend de leur travail. Naissant du chaos du capitalisme en ruines, le premier ordre ouvrier doit être créé au moyen des conseils. Des difficultés sans nombre surgiront sur leur chemin; des résistances de toutes sortes devront être surmontées, nées de l'hostilité, de l'incompréhension, de l'ignorance. Mais de nouvelles forces insoupçonnées apparaîtront: les forces de l'enthousiasme, du dévouement, de la clairvoyance. L'hostilité devra être battue en brèche par une action résolue, l'incompréhension devra être dissipée par une persuasion patiente, l'ignorance devra être surmontée par une propagande et un enseignement incessants. Par des rapports de plus en plus étroits entre les ateliers, par l'inclusion de domaines de production toujours plus vastes, par des estimations et des comptes toujours plus précis dans la planification, le procès de la production sera de mieux en mieux réglé. C'est ainsi, pas à pas, que l'économie sociale deviendra une organisation consciemment maîtrisée, capable d'assurer à tous ce qui est nécessaire à la vie.

La tâche des conseils ouvriers ne s'arrête pas à la

réalisation de ce programme. Ceci n'est au contraire qu'une introduction à leur oeuvre réelle, plus importante et plus étendue. C'est alors que commence une période de développement rapide. Dès que les ouvriers se sentiront maîtres de leur travail, libérés de déployer leurs forces, ils auront la volonté résolue d'en finir avec toute la misère et la laideur, d'en terminer avec les insuffisances et les abus, de détruire toute la pauvreté et la barbarie, qui, héritées du capitalisme, avilissent la terre. Un énorme retard devra être comblé; ce que les masses obtenaient était très peu de chose par rapport à ce qu'elles auraient pu et dû obtenir dans les conditions existantes. Lorsqu'elles auront la possibilité de satisfaire leurs besoins, ceux-ci s'élèveront à un niveau supérieur; le niveau de culture d'un peuple se mesure à l'étendue et à la qualité de ses exigences envers la vie. En utilisant simplement les moyens et méthodes de travail existants, la quantité et la qualité des logements, de la nourriture, de l'habillement, mis à la disposition de tous, peuvent être haussées à un niveau qui corresponde à la productivité existante du travail. Toute la force productrice qui, dans la société précédente, était gâchée, ou utilisée pour le luxe des dirigeants, pourra alors servir à satisfaire les besoins plus grands des masses. Ainsi, et c'est la première innovation de cette société, une prospérité générale apparaîtra.

Cependant, les travailleurs devront aussi, dès le début, porter leur attention sur l'arriération des méthodes de production. Ils refuseront d'être écrasés de fatigue par l'emploi d'outils primitifs et de méthodes de travail dépassées. Si l'on améliore les méthodes et les machines par l'application systématique de toutes les inventions et découvertes connues dans le domaine de la technique et de la science, la productivité du travail peut être considérablement augmentée. Ces meilleures techniques deviendront accessibles à tous; en intégrant au travail productif tous ceux qui auparavant ne faisaient que gaspiller leurs forces dans le gâchis du petit commerce ou comme gens de maison chez les possédants parce que le capitalisme n'avait pas d'emploi pour eux, on pourra abaisser le nombre d'heures de travail nécessaires pour chacun. Ce sera donc une période d'activité créatrice intense. Celle-ci procèdera de l'initiative des producteurs compétents dans les entreprises; mais elle ne se réalisera que par une délibération constante la collaboration, l'inspiration mutuelle et l'émulation. Ainsi, les organes de collaboration - les conseils - seront constamment en action. Dans cette construction et organisation nouvelles d'un appareil de production toujours meilleur, les conseils ouvriers, fibres nerveuses de la société, par-

viendront à déployer pleinement leurs ressources. Alors que l'abondance, la prospérité universelle représentent le côté passif de la nouvelle vie, son côté actif - la rénovation du travail lui-même fait de la vie une merveilleuse expérience créatrice.

Tout l'aspect de la vie sociale change. L'apparence la plus extérieure change aussi, l'environnement et les objets, qui témoignent par leur harmonie et leur beauté, de la noblesse du travail qui les a façonnés. Ce que disait William Morris au sujet des métiers du temps passé, avec leurs outils simples, que la beauté des produits venait de ce que le travail était une joie pour l'homme - c'est pourquoi elle a disparu dans la laideur du capitalisme - se vérifiera de nouveau, mais il s'agira alors d'un degré plus élevé dans la maîtrise des techniques les plus parfaites. William Morris aimait l'outil de l'artisan et détestait la machine du capitaliste. Pour le libre travailleur de l'avenir, le maniement d'une machine parfaitement construite provoquant une tension profonde, une source d'exaltation mentale, de joie pour l'esprit, de beauté intellectuelle.

La technique fait de l'homme le libre maître de sa vie et de son destin. La technique, qui a atteint son développement actuel à travers un douloureux processus de croissance, pendant des milliers d'années de travail et de lutte, supprimera la faim et la pauvreté, le dur labeur et tout esclavage. La technique met les forces de la nature au service de l'homme et de ses besoins. Le développement des sciences de la nature ouvre à l'homme de nouvelles formes et de nouvelles possibilités de vie, si riches et variées qu'elles dépassent de loin ce que nous pouvons imaginer aujourd'hui. Mais la technique seule ne suffit pas. Il faut qu'elle appartienne à une humanité qui s'est engagée consciemment, par des liens solides de fraternité dans l'édification d'une communauté de travail qui contrôle sa propre vie. Indissolublement liées, la technique comme fondement matériel et puissance visible, et la communauté comme fondement éthique et conscience, déterminent la rénovation totale du travail.

Et l'homme lui-même changera avec son travail. Il sera saisi par un nouveau sentiment, un sentiment de sécurité. Enfin l'humanité sera délivrée de l'inquiétude rongeuse pour la vie. Pendant les siècles passés, depuis l'état sauvage des origines jusqu'à la civilisation moderne, il n'y avait pas de sécurité pour la vie. L'homme n'était pas maître de sa subsistance. Toujours, y compris dans des périodes de prospérité, même les plus riches,

une crainte silencieuse pour l'avenir se cachait dans le subconscient, derrière l'illusion d'un bien-être perpétuel. Cette anxiété était au fond des coeurs comme une oppression permanente, elle pesait lourdement sur le cerveau et empêchait de penser librement. Pour nous, qui vivons sous cette pression, il est impossible d'imaginer quel profond changement dans la perspective, dans la vision du monde, dans le caractère, surgira de la disparition de toute anxiété au sujet de la vie. Les vieilles imaginations et superstitions qui auparavant devaient soutenir une humanité spirituellement sans défense, finiront par s'effacer. Maintenant que l'homme se sent certain d'être véritablement maître de sa vie, elles sont remplacées par une connaissance accessible à tous, par la beauté intellectuelle d'une vision totale et scientifique du monde.

Plus encore que dans le travail lui-même, la transformation, le nouveau caractère de la vie apparaîtra, dans la préparation du travail à venir, dans l'éducation et la formation de la génération suivante. Il est clair que, chaque organisation de la société ayant son système particulier d'éducation adapté à ses besoins, ce changement fondamental dans le système de production devra être immédiatement accompagné d'un changement fondamental dans l'éducation. Dans l'économie domestique, dans le monde du fermier et de l'artisan; la famille, avec sa division naturelle du travail, était l'élément de base de la société et de la production. Alors les enfants grandissaient et apprenaient les méthodes de travail en participant graduellement à ce travail. Plus tard, en régime capitaliste, la famille perd sa base économique, car le travail productif est progressivement transféré dans les usines. Le travail devient un processus social à fondement théorique plus large; ainsi des connaissances plus étendues, une éducation plus intellectuelle deviennent indispensables. On ouvre des écoles telles que nous les connaissons: des masses d'enfants éduqués chez eux, dans des foyers isolés, sans contact organique avec le travail, affluent dans les écoles pour y acquérir les connaissances abstraites nécessaires à la société, mais ici aussi, ils sont sans lien direct avec le travail vivant. Et, bien entendu, cette éducation diffère d'une classe sociale à l'autre. Aux enfants de la bourgeoisie, aux futurs administrateurs et intellectuels, on assure une bonne formation scientifique et théorique qui leur permette de diriger et de gouverner la société. Aux enfants des paysans et des ouvriers, le minimum indispensable: la lecture, l'écriture, le calcul, nécessaires à leur travail, et aussi l'histoire et la religion pour les garder dans l'obéissance et le respect à

l'égard de leurs maîtres et dirigeants. De savants auteurs de manuels pédagogiques, ignorant les bases capitalistes de cet état de choses qu'ils considèrent comme durables, essayent vainement d'expliquer et d'aplanir les conflits qui naissent de cette séparation entre travail productif et éducation, de la contradiction entre l'isolement familial et le caractère social de la production.

Dans le monde nouveau de la production en collaboration, ces contradictions disparaissent, et l'harmonie entre la vie et le travail est restaurée sur la base élargie de toute la société. La jeunesse apprend les méthodes de travail et ce qui en constitue la base en prenant part graduellement au processus de la production. Non dans l'isolement de la famille; puisque la tâche de pourvoir aux besoins de la vie est assumée par la communauté; la famille perd, outre son rôle d'unité de production, celui d'unité de consommation. La vie communautaire, qui correspond aux tendances les plus fortes des enfants eux-mêmes, prend une place bien plus grande; quittant leurs foyers étroits, les enfants ont accès au grand air de la société. La combinaison hybride maison-école cède la place à des communautés d'enfants, réglant une bonne partie de leur propre vie, sous la direction attentive d'éducateurs adultes. L'éducation, au lieu d'être un processus passif où l'on absorbe des enseignements venus d'en haut, devient une activité essentiellement personnelle, dirigée vers le travail social et lié à lui. Les sentiments sociaux, encore vivants chez tous comme héritage des temps primitifs, mais particulièrement forts chez les enfants, peuvent alors s'épanouir sans être réprimés par l'égoïsme nécessaire à la lutte pour la vie en régime capitaliste.

Alors les formes d'éducation sont déterminées par l'activité de la communauté et de chacun, ses contenus dépendent de la nature du système de production auquel elle prépare. Or celui-ci, surtout au cours du siècle dernier, a été de plus en plus fondé sur l'application de la science à la technique. La science a donné à l'homme la maîtrise des forces de la nature; cette maîtrise a rendu possible la révolution sociale, et procure la base de la nouvelle société. Les producteurs peuvent être maîtres de leur travail, de la production, à condition de maîtriser cette science. C'est pourquoi la nouvelle génération doit être instruite avant tout des sciences de la nature et de leurs applications. La science ne sera plus comme elle l'était en régime capitaliste, le monopole d'une petite minorité d'intellectuels, et il n'y aura plus de masses sans instruction réduites à des activités subordonnées. La science

toute entière sera ouverte à tous. Au lieu de la division entre travail unilatéralement manuel et travail unilatéralement intellectuel, chacun étant la spécialité d'une classe, il y aura union harmonieuse du travail manuel et intellectuel pour chacun, ce qui est nécessaire aussi pour le développement ultérieur de la productivité du travail, celle-ci dépendant du progrès de la science et de la technique qui en sont la base. La création de la connaissance et ses applications au travail ne seront plus l'occupation d'une minorité d'intellectuels seulement, mais l'oeuvre de tous les bons cerveaux d'un peuple entier, tous préparés par l'éducation la plus attentive. L'on pourra s'attendre alors à un duel rythmé dans le développement de la science et de la technique que le progrès tant vanté en régime capitaliste paraîtra n'en être qu'un pauvre début.

Il y a, en régime capitaliste, une différence caractérisée entre le travail des jeunes et celui des adultes. La jeunesse doit apprendre, les adultes doivent travailler. Il est clair qu'aussi longtemps que les ouvriers peinent au service d'autrui - dans un but en opposition avec leur propre bien-être et agrément - afin de produire le plus grand profit pour le capital, toute capacité doit dès qu'elle est acquise, être consumée jusqu'aux dernières limites du temps et de la force. Le temps d'un ouvrier ne doit pas être gaspillé à apprendre toujours du nouveau. Très peu ont la possibilité, très peu ont le devoir de s'instruire régulièrement au cours de leur vie. Dans la nouvelle société, cette différence disparaît. D'un côté l'éducation pendant la jeunesse, consiste à prendre part, dans une mesure croissante avec les années, au travail productif. De l'autre étant donné l'accroissement de la productivité et l'absence d'exploitation, les adultes auront de plus en plus de temps disponible pour les activités spirituelles. Cela leur permettra de rester au courant du développement rapide des méthodes de travail, ce qui en effet, leur est nécessaire. Il ne leur est possible de prendre part aux discussions et aux décisions que s'ils peuvent étudier les problèmes techniques qui continuellement appellent et stimulent leur attention. Le grand épanouissement de la société, à travers le développement de la technique et de la science, de la sécurité et de l'abondance, du pouvoir sur la nature et sur la vie, ne peut être assuré que par l'augmentation des capacités et des connaissances de tous les associés. Il donne à la vie un nouveau contenu d'activité vibrante, élève l'existence et en fait une joie consciente, la joie de la participation ardente au progrès spirituel et pratique du nouveau monde.

A ces sciences de la nature s'ajouteront les nouvel-

les sciences de la société qui font défaut en régime capitaliste. La caractéristique particulière du nouveau système de production, c'est que l'homme y domine les forces sociales qui déterminent ses idées et ses impulsions. Cette domination de fait doit trouver son expression dans une domination théorique, dans la connaissance des phénomènes et des forces déterminantes de l'action et de la vie humaines de la pensée et de la sensibilité. Dans les temps antérieurs, quand l'origine sociale de ces forces était inconnue, étant donné l'ignorance au sujet de la société, leur pouvoir était attribué au caractère surnaturel de l'esprit, à une puissance mystérieuse de la pensée et les disciplines qui en traitaient, les soi-disant humanités, recevaient l'étiquette de "sciences de l'esprit" (sciences humaines): psychologie, philosophie, éthique, histoire, sociologie, esthétique. Comme c'est le cas pour toutes les sciences, elles étaient pleines à leur début de traditions et de mystiques primitives; mais, contrairement aux sciences de la nature, leur élévation à un véritable niveau scientifique a été empêché par le capitalisme. Elles ne pouvaient pas trouver un terrain solide, puisque dans le monde capitaliste, elles partaient de l'être humain isolé, avec son esprit individuel, et que, à cette époque d'individualisme, on ne savait pas que l'homme est essentiellement un être social, que toutes ses facultés émanent de la société et sont déterminées par elle. Mais quand la société se découvre au regard de l'homme comme un organisme formé d'êtres humains reliés les uns aux autres, et que l'esprit humain est considéré comme l'organe principal de leurs rapports, alors elles peuvent se développer en de véritables sciences. Et l'importance pratique de ces sciences pour la nouvelle communauté, n'est pas moindre que celle des sciences de la nature. Elles étudient les forces qui sont en l'homme, qui déterminent ses rapports avec les autres hommes et avec le monde qui inspirent ses actions dans la vie sociale, et qui se manifestent dans les événements de l'histoire passée et présente. Sous la forme de passions puissantes et de tendances aveugles, ces forces ont joué leur rôle dans les grandes luttes sociales de l'humanité, portant parfois l'homme à des actions vigoureuses, le maintenant parfois dans une soumission apathique par des traditions également aveugles, et restant toujours spontanées, ingouvernées, inconnues. La nouvelle science de l'homme et de la société découvre ces forces et rend ainsi l'homme capable de les contrôler par une connaissance consciente. De maîtresses, dominant l'homme par ses instincts passifs, elles passent à l'état de servantes soumises au contrôle personnel et dirigées par lui en fonction de buts clairement conçus.

Elever la génération montante dans la connaissance de ces forces sociales et spirituelles, la préparer à les diriger consciemment, sera une des tâches principales d'éducation de la nouvelle société. Ainsi, la jeunesse sera en mesure de développer tous les dons de passion et de volonté, d'intelligence et d'enthousiasme, et de les employer à une activité efficace. Il s'agit de former le caractère aussi bien que de donner des connaissances.

Cette éducation attentive de la nouvelle génération, théorique aussi bien que pratique et tournée vers les sciences naturelles comme vers la conscience sociale, sera un élément essentiel du nouveau système de production. Ce n'est qu'ainsi que sera assurée une progression sans entrave de la vie sociale. Et c'est aussi de cette manière que le système de production se développera en des formes toujours meilleures. Ainsi, par la maîtrise théorique des sciences de la nature et de la société, et par leur application pratique au travail et à la vie, les travailleurs feront de la terre la demeure pleine de joie d'une humanité libre.

